

# LE PROJET DE FERDINAND DE SAUSSURE

Edité par  
Jean-Paul Bronckart, Ecaterina Bulea, Cristian Bota



LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
GENÈVE  
2010

A-5320'380

2010

RAA 98608

## CONCLUSION

# L'ŒUVRE SAUSSURIENNE ET LES SCIENCES DE L'HOMME

La présente contribution constitue une version remaniée de la « note conclusive » présentée lors de la séance de clôture du colloque *Révolutions saussuriennes*, note visant à montrer que l'œuvre de Saussure, telle qu'on peut aujourd'hui la reconstruire, est susceptible de fournir un appui fondamental, voire absolument décisif, à la nécessaire réorientation et/ou réorganisation des sciences de l'humain.

Etant donné l'objet du travail saussurien, une telle thèse implique de fait l'adhésion à une manière de *logocentrisme*, mais ce logocentrisme présente néanmoins un aspect paradoxal, comme nous le montrerons dans ce qui suit. Et pour clarifier le fameux « d'où je parle », cette adhésion est celle d'un psychologue, formé au behaviorisme skinnérien puis au constructivisme piagétien, mais néanmoins tôt converti à la conception du développement humain formulée dans le cadre de l'*interactionnisme social*, et ayant tenté, au cours des dernières décennies, de prolonger cette approche dans la perspective d'un *interactionnisme socio-discursif* (voir Bronckart, 1997 ; 2008).

### 1. L'APPROCHE DE L'INTERACTIONNISME SOCIAL

Pour les tenants de l'interactionnisme social, la problématique majeure d'une psychologie intégrée à une science globale de l'humain ne paraît pas être celle du statut du « sujet » (parce que cette question présuppose la prééminence d'une instance qui, en dépit de sa lourde hérédité philosophique, demeure fondamentalement de sens commun), mais bien celle des conditions de constitution, d'une part des fonctions psychologiques supérieures des individus (et en particulier de leur pensée potentiellement consciente), d'autre part de ces instances et organisations collectives que Dilthey avait qualifiées de « mondes d'œuvres et de culture » (1883/1992).

Selon cette position encore, cette double question est posée à partir d'un ancrage résolu dans le cadre philosophique spinozien. L'œuvre de Spinoza, en tant que complément critique et source de réactivation du socle aristotélicien, fournit les principes de base incontournables du questionnement sur le statut de l'humain au sein de la marche de l'univers. Tout d'abord le principe du *monisme matérialiste*, qui équivaut à l'affirmation de l'unicité absolue de la nature : l'univers est une entité continue, d'un seul tenant et intégralement matérielle, au sens profond de ce dernier terme qui équivaut en fait à celui de «réel», comme l'avait soutenu Lénine dans *Matérialisme et empiriocriticisme* (1908/1952). Ensuite le principe du caractère en permanence *dynamique* de cette matière, qui se traduit par la génération continue de formes naturelles, ou encore par une *évolution* de ces formes : des substances inertes au vivant, au monde animal et à l'humain. Enfin et surtout, le principe du *parallélisme psycho-physique* qui, dans sa version spinozienne originelle, se décline en trois sous-thèses.

- a) Chaque forme issue de l'évolution de la matière, y inclus les substances apparemment inertes, comporte d'un côté des dimensions observables (inscrites dans l'espace), d'un autre des dimensions processuelles non observables ; dimensions que l'on peut qualifier respectivement de physique et psychique (ou de processuelle si ce dernier terme choque). L'insobservabilité du psychique est, selon Spinoza toujours, une conséquence de la limitation de nos capacités d'entendement du monde (des capacités de la gnoséologie humaine) ; au plan ontologique, ce qui est insobservable est tout aussi réel que l'observable. En d'autres termes encore, le physique et le psychique ne sont que deux faces d'une même réalité, qui n'apparaissent comme telles qu'en raison de la limitation des capacités cognitives des humains, qui ne sont eux-mêmes que les «produits contingents» de l'évolution de la matière.
- b) Les propriétés physiques observables et les propriétés des processus sous-jacents sont dès lors, en chaque forme naturelle, nécessairement *d'un niveau de complexité équivalent*, en tout cas à l'état d'équilibre de ces formes.
- c) Mais s'il y a dynamisme et évolution permanente, c'est parce que ces processus sous-jacents sont aussi susceptibles de créer, sous certaines conditions, des déséquilibres, qui entraînent eux-mêmes des rééquilibrations donnant naissance à des formes nouvelles ; et cette thèse est, comme l'a montré Bulea (dans ce volume), au cœur de la problématique thermodynamique à laquelle continue de résister une large part de la physique classique.

Sur cet arrière fond, la problématique des conditions de constitution des deux ordres de capacités proprement humaines (collectives et individuelles) doit être conçue *à la fois en termes de continuité et de rupture*. Il s'agit d'un côté de montrer en quoi les modes de fonctionnement humain s'ancrent dans (et prolongent) les modes de fonctionnement du monde animal, et de montrer d'un autre côté en quoi ils sont spécifiques et comment cette spécificité s'est construite. Cette orientation conduit à récuser toutes les formes de dualisme issues de la bi-partition posée par Descartes entre ordre de l'âme-pensée et ordre des corps et des objets; position qui revient à considérer que les dimensions psychiques processuelles seraient propres à l'humain, et qui ne constitue ce faisant qu'un reliquat du créationnisme religieux. Cette orientation conduit aussi à rejeter les thèses des neurosciences et de certains courants cognitivistes radicaux, en ce que leur conception de l'évolution accorde un rôle quasi exclusif à l'équipement biologique (et aux mutations aléatoires dont il serait le produit) sans prendre en compte réellement cet autre facteur majeur que constitue l'évolution des modalités comportementales d'interaction entre les organismes et leur milieu; même si nous ne pourrions développer ce point ici, nous soutiendrons qu'il n'y a pas détermination unilatérale du biologique sur le mental et le comportemental mais co-construction et co-détermination de ces trois registres. Cette orientation conduit par contre à adhérer à la logique générale de la position *historico-culturelle* (ou *interactionniste sociale*) de Vygotski (1934/1997), ou à celle, similaire, du *behaviorisme social* de Mead (1934/2006). Ces deux auteurs proposent un schéma de l'ontogenèse des capacités humaines qui constitue le pendant du schéma de l'hominisation proposé par Marx et Engels et que l'on peut résumer comme suit:

- a) L'espèce humaine est dotée de capacités biologiques nouvelles qui permettent le déploiement d'activités collectives plus complexes que celles des autres animaux socialisés.
- b) La complexité de ces activités collectives a rendu nécessaire l'émergence d'un mécanisme d'*entente* (au sens d'Habermas, 1987), en l'occurrence l'émergence de l'activité verbale ou langagière en tant qu'instrument de planification, de régulation et d'évaluation de l'activité non verbale ou proprement praxéologique.
- c) Cette activité langagière est productrice d'unités sémiotiques, c'est-à-dire de représentations d'aspects du monde qui ne sont plus, comme dans le monde animal, inéluctablement idiosyncrasiques, mais qui, de par les conditions mêmes de leur constitution, sont partagées ou collectives.

- d) C'est alors l'appropriation et l'intériorisation de ces unités sémiotiques toujours déjà socialisées qui engendrent la transformation du psychisme hérité en un système de pensée auto-accessible ou potentiellement conscient, et c'est le déploiement de l'activité langagière par des individus pensants qui rend possible la constitution des mondes d'œuvres et de culture.

Si elles ont été fermement revendiquées par l'ensemble des tenants de l'interactionnisme social, ces thèses n'ont cependant pas fait l'objet de véritables démonstrations empiriques ou techniques. Et les auteurs de ce courant n'ont notamment pas fait appel sur ce point à l'œuvre de Saussure, considérant que les propositions du *CLG* ne pouvaient leur fournir le moindre appui. Ce diagnostic est en partie pertinent, pour des raisons que chacun connaît, mais, en tout état de cause, nous soutiendrons, comme nous l'avons déclaré d'emblée, que la prise en compte de l'ensemble du corpus saussurien fournit des éléments décisifs pour une réelle compréhension des conditions de constitution de l'humain. Pour ce faire, nous commenterons, de manière forcément brève, trois des thèmes majeurs de l'œuvre saussurienne : l'activité discursive, la langue et le signe.

## 2. LA PRIMAUTÉ DE L'ACTIVITÉ DISCURSIVE

Saussure a régulièrement souligné le caractère fondamentalement praxéologique du langage ; celui-ci relève d'une *activité sociale* nécessairement en interaction avec d'autres formes d'activités humaines : « La langue est un genre de l'activité sociale. » (note de Gautier, in *CLG/E1*, p. 48, N° 284). On pourrait citer une dizaine d'autres notes de même teneur, notamment celle posant que le langage constitue un moyen d'action fondamental pour l'organisation de la vie sociale humaine, ou encore un moyen sans lequel l'homme ne serait pas ce qu'il est :

Ce qui est clair, comme on l'a répété mille fois, c'est que l'homme sans le langage serait peut-être l'*homme*, mais qu'il ne serait pas un être se rapprochant même approximativement de l'homme que nous connaissons et que nous sommes, parce que le langage a été le plus formidable engin d'action collective d'une part, et d'éducation individuelle de l'autre, l'instrument sans lequel en fait l'individu ou l'espèce n'auraient jamais pu même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives. (*ELG*, p. 145)

Cet accent sur la dimension praxéologique du langage conduit alors nécessairement à prendre en compte sa *dimension discursive ou textuelle*, ce que Saussure a réalisé notamment dans son long travail sur les *Légendes*. Comme l'ont montré diverses études de ce corpus, Saussure y soutient que si les textes sont, au départ (ou dans leur formulation initiale), clairement articulés à des enjeux sociaux, leur *transmission* dans l'espace et dans le temps entraîne inéluctablement la rupture de ce cordon ombilical et dès lors les signes qu'ils organisent se trouvent dotés de valeurs proprement textuelles, largement autonomisées à l'égard des déterminations sociales initiales. On relèvera ici l'analogie entre cette approche et celle développée par Voloshinov dans *Le freudisme* (1927/1980) et dans *Le marxisme et la philosophie du langage* (1929/1977) : les textes constituent un « milieu intermédiaire », ou un milieu de transit entre d'un côté les valeurs et représentations sociales, d'un autre les valeurs et représentations individuelles. Et c'est notamment ce statut des valeurs véhiculées par les textes qui a conduit Saussure à soutenir, contre Meillet et Durkheim, l'autonomie du sémiotique à l'égard du sociologique. Bien plus, comme l'a montré Rastier (dans ce volume), et comme en attestent de multiples passages de son œuvre, Saussure a soutenu clairement que la dimension de l'activité de discours était première eu égard à la langue :

La valeur d'une forme est tout entière dans le texte dont on la puise. (*Sur le nominatif lithuanien*, in *Recueil*, p. 514)

La linguistique, j'ose le dire, est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une est plus près de la *langue*, dépôt passif, l'autre qui est plus près de la *parole*, **force active et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite dans l'autre moitié du langage.** (*ELG*, p. 273)

**Toutes les modifications**, soit phonétiques, soit grammaticales (analogiques) **se font exclusivement dans le discursif**. Il n'y a aucun moment où le sujet soumette à une révision le trésor mental de la langue qu'il a en lui, et crée à tête reposée des formes nouvelles (par ex. calmement [ ] qu'il se propose, (promet) de « placer » dans son prochain discours. **Toute innovation** arrive par improvisation, en parlant, et pénètre de là soit dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur, mais **se produit donc à propos du langage discursif.** (*ELG*, p. 95)

Tout ce qui est amené sur les lèvres par les besoins du discours, et par une opération particulière, c'est la *parole*. Tout ce qui est contenu dans

le cerveau de l'individu, le dépôt des formes entendues et pratiquées et de leur sens, c'est la *langue*. De ces deux sphères, **la sphère parole est la plus sociale**, l'autre est la plus complètement individuelle. **La langue est le réservoir individuel**; tout ce qui entre dans la langue, c'est-à-dire dans la tête, est individuel. Du côté interne (sphère langue), il n'y a jamais préméditation, ni même de méditation, de réflexion sur les formes, en dehors de l'acte, de l'occasion de la parole, sauf une activité inconsciente presque passive, en tout cas non créatrice: l'activité de classement. **Si tout ce qui se produit de nouveau s'est créé à l'occasion du discours, c'est dire en même temps que c'est du côté social du langage que tout se passe.** D'autre part, il suffira de prendre la somme des trésors de langue individuels pour avoir la langue. Tout ce que l'on considère en effet dans *la sphère intérieure de l'individu est toujours social*, parce que rien n'y a pénétré qui ne soit d'abord consacré par l'usage de tous dans la sphère extérieure de la parole. (*Cours I, Riedlinger, in CLG-E1, pp. 383-384*)

### 3. LE STATUT DE LA LANGUE

Comme en attestent les citations qui précèdent, la langue est donc seconde à l'égard du discours et Saussure la définit dans les termes suivants. Elle est d'abord un *réservoir individuel*, un *trésor intérieur* où se déposent les formes entendues dans les discours; ce qui revient à dire, en termes vygotskiens, que les entités constitutives de la langue sont le produit de l'appropriation et de l'intériorisation des signes véhiculés dans l'activité discursive. Dans ce réservoir, les signes intériorisés font l'objet d'une activité de *classement* mobilisant les processus d'*association* (d'où la formule selon laquelle la langue a son siège dans la «sphère associative») et aboutissant à la constitution de *séries* de termes entretenant entre eux des rapports de ressemblance/différence, selon des critères qui peuvent être d'ordre sonore, d'ordre sémantique, voire même de l'ordre des dépendances morphologiques ou syntaxiques.

Je ne puis me représenter le mot que par une ligne formée de parties successives: |—|—|—|—|, aussi bien à l'intérieur, dans le cerveau, que dans la sphère de la parole. Je vois que **dans les deux sphères, il y a deux ordonnances, correspondant à deux ordres de relations**; d'une part, il y a un **ordre discursif**, qui est forcément celui de chaque unité dans la phrase ou dans le mot (*signifier*); puis un autre, **l'ordre intuitif**, qui est celui des associations (*signifier: fero* etc.) qui ne sont pas dans

le système linéaire, mais que l'esprit embrasse d'un seul coup. (*Cours I* – in *SM*, p. 170)

Ce réservoir est également le lieu depuis lequel les unités seront remobilisées pour constituer de nouveaux discours :

Ce classement est l'ensemble des opérations préalables, mais nécessaires dans le for intérieur des sujets parlants, l'interprétation de ce qui a été reçu. C'est grâce à cette interprétation <est active [...]> **que les matériaux seront ensuite mis en œuvre d'une façon ou d'une autre à l'occasion de la parole.** (*ibid.*, p. 71)

Selon cette approche, développée de manière particulièrement claire dans le *Cours I* mais totalement éludée dans le *Cours III*, les valeurs des signes s'élaborent, se transmettent et se transforment dans le discours ; elles font ensuite l'objet d'une appropriation/intériorisation dans la sphère associative de la langue, où elles sont traitées selon la logique du classement, puis elles sont extraites de cette sphère pour être réinjectées dans de nouveaux discours.

Deux problèmes se posent néanmoins dans cette définition-description saussurienne de la langue. Le premier concerne le statut des processus à l'œuvre dans la sphère associative, dont Saussure affirme tantôt qu'ils sont inconscients, préconscients, subconscients ou intuitifs, d'un autre qu'ils sont conscients (on connaît ses multiples affirmations relatives à l'activité consciente de la langue). Le second problème concerne le lieu d'ancrage de cette langue : nous avons évoqué ici l'individu, mais Saussure peut affirmer tout autant que cette langue a son siège dans le collectif. Ces deux problèmes ne sont pas sans lien ; et comme ils ne sont manifestement pas réglés dans le corpus saussurien, nous en proposerons le commentaire interprétatif qui suit.

L'approche saussurienne pose de fait la thèse fondamentale du *double ancrage* de la langue, dans l'individu d'une part, dans le collectif d'autre part, et ceci nous paraît renvoyer à la bipartition entre représentations collectives et représentations individuelles analysée par Durkheim dans son article de 1898. Saussure semble parfois considérer que les modalités d'organisation de la langue en ces deux lieux sont similaires, en déclarant, soit que l'individu est en quelque sorte un représentant qualifié du collectif, soit que la langue est socialement ancrée, mais que méthodologiquement il est plus commode de la saisir en l'individu. Mais il n'est pas sûr cependant qu'il ait été réellement convaincu de cette stricte équivalence. Dans plusieurs

écrits (1992, 1995, 2000), Fehr a soutenu avec pertinence que l'engagement de Saussure dans la recherche de Claparède et Flournoy sur la «couleur des voyelles» ainsi que dans l'analyse de la «langue indoue» d'Hélène Smith, s'expliquait par le fait que les données empiriques auxquelles il s'adressait semblaient montrer que l'organisation effective des signes dans la sphère associative peut fortement varier selon les individus: les associations sonores des sujets de Claparède et Flournoy étaient extrêmement diverses, et les ressources lexicales mobilisées et déformées par Hélène Smith étaient issues des expériences qu'elle avait réalisées au cours de son histoire de vie particulière (comme Saussure l'écrivait dans son ultime lettre à Flournoy sur le sujet). Et Fehr a évoqué le problème que ce type de fait devait poser à Saussure en des termes à ce point lumineux que nous nous bornerons à les reproduire :

[...] en tant que système, la langue a sans doute des propriétés et des régulations spécifiques, irréductibles à d'autres grandeurs extra-linguistiques, en sorte que «la seule idée suffisante serait de poser le fait grammatical en lui-même, et dans ce qui le distingue de tout autre acte psychologique, ou en outre logique<sup>1</sup>». Et cependant, en tant que système de signes, la langue n'est pas une grandeur close sur elle-même, autosuffisante, étant donné que son «mécanisme» est inconcevable en l'absence du sujet parlant et qu'elle n'existe qu'engagée dans un processus de circulation sociale. A la linguistique conçue comme science sémiologique s'impose par suite une double tâche: il lui faut dégager dans les langues ces «conditions» qui la font «différer fondamentalement de celles de (toute) autre institution»<sup>2</sup>, et à cette fin elle a besoin de «notions que *ne* fournit *pas* la psychologie générale, même collective»<sup>3</sup>. Mais à l'inverse, et en même temps, il ne lui faut pas perdre de vue ces conditions psychiques et sociales qui ont (co)déterminé le mode concret d'existence des systèmes langagiers et par suite leur processus continu de transformation. (Fehr, 2000, p. 211)

Une voie de dépassement de cette sorte de dilemme se trouve précisément dans la prise en compte du double ancrage de la langue. La langue

<sup>1</sup> Citation de Saussure, extraite de ses notes relatives à un ouvrage de Sechehaye (*ELG*, p. 261).

<sup>2</sup> Renvoi à des passages des notes de Saussure pour un article sur Whitney (*ELG*, pp. 211-212).

<sup>3</sup> Citation de Saussure, extraite de ses notes relatives à un ouvrage de Sechehaye (*ELG*, p. 260).

interne ou «vécue» par les individus a une organisation qui est co-déterminée: ses ingrédients lexicaux et syntaxiques sont d'essence collective, mais leur instanciation (le choix des ingrédients) et les modalités de leur classement dans la sphère associative dépendent de facteurs psychologiques individuels. Quant à la langue collective, Saussure la présente parfois comme une sorte de «moyenne» des langues vécues individuelles; si cette formule est en partie pertinente, en ce que cette réalité fait nécessairement abstraction des déterminismes psychologiques singuliers, elle n'est cependant pas suffisante: il y aurait encore à examiner le statut des déterminismes, cette fois collectifs, qui l'affectent.

Quant au statut des processus impliqués dans la constitution de la langue, nous nous risquerons à une hypothèse, requérant évidemment examen et éventuelle validation. Les processus psychologiques internes de classement, de différenciation et d'association sont effectivement préconscients: en d'autres termes les opérations de rangement, dans le magasin interne, des signes issus de l'activité discursive ne s'effectuent pas de manière consciente et délibérée. Par contre, la langue collective est une instance dont l'activité est délibérée, ce que Saussure ne cesse d'affirmer notamment dans son traitement des seuls véritables mécanismes de changement que sont les «créations analogiques»: les formes nouvelles sont certes proposées par des individus, mais c'est la langue collective qui a, seule, le pouvoir de les ratifier, par l'auto-analyse à laquelle elle procède, ou encore en raison de la conscience qu'elle a de sa propre organisation. Cet usage du terme de «conscience» peut certes paraître métaphorique, mais nous le prenons pour notre part au pied de la lettre: dans la perspective interactionniste sociale, le psychisme n'est pas du ressort exclusif de l'individu; il existe certes en lui, mais il existe aussi, sous une autre modalité, dans le collectif, et il existe encore également dans ce sas intermédiaire que constituent les productions discursives.

#### 4. LE STATUT ET LES CONDITIONS D'ÉLABORATION DES SIGNES

Comme Saussure l'a démontré en particulier dans *l'Essence double*, les signes n'ont aucun fondement substantiel; ils ne procèdent que de la mise en rapport sociale-contingente d'images sonores et d'images référentielles. De ce fait, leur intériorisation aboutit à la constitution d'entités psychiques internes qui, contrairement aux images mentales du psychisme animal, ne

sont plus dépendantes des conditions de renforcement du milieu objectif; et cette *autonomie* leur confère une première caractéristique, de *permanence* et de *stabilité* (les représentations humaines persistent même lorsque s'éteignent les renforcements mondains correspondants). Ensuite, dès lors que la face signifiante du signe est constituée d'une image acoustique finie ou délimitée, le signifié qui y correspond se présente lui-même comme une *entité mentale circonscrite*; le signifié est, comme le soulignait De Mauro (1975, p. 438, note 128), un « analyseur » ou un « organisateur » qui fédère en une *unité stable* un ensemble d'images référentielles à caractère jusqu'à idiosyncrasique. Et l'existence de telles unités constitue la condition *sine qua non* du déploiement des *opérations de pensée* (les processus cognitifs de classement, de sériation, de conservation, etc., requièrent l'existence de termes stables auxquels s'appliquer), qui constituent la deuxième propriété du psychisme humain. Enfin, de par les conditions mêmes de leur élaboration, les signes sont des entités *dédoublées*: ils sont constitués d'« enveloppes sociales » (selon la formule de Sapir, 1921/1953, p. 20) qui renvoient à des ensembles d'images individuelles en même temps qu'elles les rassemblent, enveloppes dont la face sonore est par ailleurs perceptible et traitable; et c'est cette accessibilité d'entités à pouvoir dédoublant qui rend possible le retour de la pensée sur elle-même, ou encore la capacité de *conscience*, comme troisième propriété du psychisme humain. A cela s'ajoute encore que dès lors que le formatage des signes ne procède que des accords sociaux implicitement établis dans le cours de l'activité langagière, les unités de pensée issues de l'intériorisation des signes présentent nécessairement aussi un caractère fondamentalement social: *toute unité de la cognition proprement humaine est donc toujours « dès le départ » sémiotique et sociale*, comme le soutenaient Vygotski et Voloshinov.

Même si Saussure n'a évoqué qu'allusivement cette question dans le *Cours I* (Riedlinger, B, p. 74), l'intériorisation des entités langagières ne porte pas que sur des signes isolés, mais aussi sur des relations syntagmatiques attestables dans le discours, et notamment sur les relations prédicatives. Et sur cette base, on peut soutenir que c'est l'intériorisation de ce type de relation qui fait en sorte que les opérations de pensée se déploient selon un régime d'*implication de significations*. Comme le relevait en effet Piaget, les opérations de la pensée humaine constituent une manière de « transposition mentale » des schèmes pratiques organisant les interactions des organismes vivants avec leur milieu, mais alors que ces schèmes se déploient selon une logique causale, la pensée procède, elle, par implications signifiantes (« la vérité de  $2 + 2 = 4$  n'est pas « cause » de la vérité de

$4 - 2 = 2$  [...] la vérité de  $2 + 2 = 4$  « implique » celle de  $4 - 2 = 2$ , ce qui est tout autre chose » – 1974, p. 177), et cette transformation ne peut en réalité s'expliquer que par la subsomption des schèmes sensori-moteurs par les relations prédicatives à l'œuvre dans l'activité de langage. Ce à quoi il convient d'ajouter encore qu'étant donné l'origine sociale-conventionnelle des signifiants, la subsomption qu'ils opèrent sur les images mentales idiosyncrasiques des individus ne peut jamais être complète, ou encore, ce processus laisse nécessairement du « reste représentatif » qui n'est évidemment pas sans rapport avec le statut de l'inconscient.

Examinons maintenant les processus qu'invoque Saussure dans son analyse des conditions de constitution des signes. Thème rarement abordé, si ce n'est dans un important article de Bergounioux (1995) dont nous reprendrons certains éléments d'analyse mais dont nous contesterons néanmoins l'orientation et les conclusions. Les processus que Saussure décrit sur ce thème, dans *l'Essence double*, dans diverses notes et dans le *Cours I*, sont conçus comme se déployant simultanément, ou encore comme étant interdépendants, comme en atteste sa désormais célèbre formulation du quaternion :

Nous sommes toujours ramené aux **quatre termes irréductibles et aux trois rapports irréductibles** entre eux **ne formant qu'un seul tout pour l'esprit** : (un signe / sa signification) = (un signe / et un autre signe) et de plus = (une signification / une autre signification). [...] C'est là ce que nous appelons le **QUATERNION FINAL** et, en considérant les quatre termes dans leurs rapports : le triple rapport irréductible. (*ELG*, p. 39)

Il s'agit pour une part de la constitution des images acoustiques sur un versant, des images de sens sur un autre, par traitement cognitif des entités matérielles sonores ou des entités mondaines référentielles, ou encore de la construction des *formes* par traitement des *substances* ; sont impliqués dans cette constitution les processus d'*assimilation* et d'*accommodation*, dont Piaget a démontré qu'ils intervenaient dans la constitution de tout type d'image mentale. Il s'agit pour une autre part de la sélection d'une image au sein d'un ensemble associatif pertinent, et ce dans chacun des deux registres ; le processus ici impliqué est la simple *différenciation-opposition*. Il s'agit enfin encore de l'« accouplement » des deux images par *association* ; association qui est certes constitutive des termes auxquels elle s'applique en ce sens qu'elle délimite et formate ces mêmes termes comme Bergounioux l'a justement relevé. Mais contrairement à ce qu'affirme ce dernier, ce type d'association formative ne constitue pas un phénomène

unique ou spécifiquement langagier : les behavioristes aussi bien que Piaget en ont décrit de nombreux exemples dans bien d'autres types de traitement cognitif.

## 5. LES APPORTS DE SAUSSURE A L'INTERACTIONNISME SOCIAL

Les processus mobilisés dans la confection des signes (l'assimilation, l'accommodation, la différenciation et l'association) sont des processus psychiques *élémentaires*, dont le behaviorisme et le constructivisme ont largement démontré qu'ils étaient communs à l'humain et au vivant, au moins au vivant du règne animal, et c'est en cela que la démonstration saussurienne nous paraît véritablement capitale. Les processus de construction des signes se situent donc dans le prolongement direct des processus communs au vivant : c'est l'aspect de *continuité* évoqué en début d'intervention. Mais une fois constitués, ces signes transforment radicalement le psychisme hérité et le font passer, comme le disait Vygotski, du régime bio-comportemental au régime socio-historique : c'est l'aspect de *rupture* également évoqué.

Le signe est donc *le lieu même de la continuité-rupture*, et l'élément déterminant de la rupture humaine tient au fait que les processus hérités s'appliquent non plus seulement à des objets physiques comme dans le monde animal, mais à des *objets sociaux*, à ces « petits bruits émis par la bouche », selon l'expression de Bloomfield (1933/1970), qui sont conventionnellement associés à des dimensions de l'activité humaine. En d'autres termes, les signes ont cette propriété radicalement nouvelle dans l'évolution de constituer des *crystallisations psychiques d'unités d'échange social* et c'est cette socialisation du psychisme qui est fondatrice de l'humain.

Pour clore en en revenant à Spinoza et à un thème qui est latent dans ses commentaires sur le langage (dans le *Traité des autorités théologique et politique*), si jusqu'à l'humain, les formes de la nature comportaient une dimension physique apparente et une dimension psychique sous-jacente, *avec le langage a émergé en réalité un second ordre de processus psychiques*, se superposant au psychisme hérité. Mais ces processus de second ordre sont matérialisés dans la parole et donc observables : l'humain peut donc en prendre conscience et les traiter/gérer et il a ce faisant la capacité de penser son propre devenir et de l'orienter. Ce qui débouche sur une intéressante question à caractère métaphysique. D'un côté, dans la logique spinozienne et évolutionniste, il n'y a aucune raison de penser que l'humain

constituerait la dernière des formes naturelles (l'Omega de l'évolution de l'univers): d'autres formes devraient inéluctablement lui succéder (quelque peine que nous ayons à le concevoir). Mais d'un autre, l'humain est apparemment la seule espèce à pouvoir gérer son devenir, ce qui pourrait éventuellement ne pas exclure que cette espèce (et c'est bien ce qu'elle «pense» ou «espère») soit capable d'identifier les conditions et moyens de sa perpétuation ... éternelle.

Jean-Paul BRONCKART  
FPSE, Université de Genève

## BIBLIOGRAPHIE

### *Corpus saussurien*

- CLG/E: (1968). *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, Wiesbaden: Harrassowitz.
- Cours I, Riedlinger, B: Komatsu, E. & Wolf, G. (1996). *Premier cours de linguistique générale (1907) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*. Oxford/Tokyo: Pergamon.
- ELG: (2002). *Ecrits de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- SM: Godel, R. (1957). *Les sources manuscrites de Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*. Genève: Droz.

### *Autres références*

- Bergounioux, G. (1995). Saussure ou la pensée comme représentation. In M. Arrivé & C. Normand (Ed.), *Saussure aujourd'hui* (pp. 173-186). *Linx, Numéro spécial*. Bloomfield, L. (1970). *Le langage*. Paris: Payot [Edition originale: 1933].
- Bronckart, J.-P. (1997). *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*. Paris: Delachaux et Niestlé.
- Bronckart, J.-P. (2008). Genres de textes, types de discours et «degrés» de langue. Hommage à François Rastier. *Texto!* [En ligne], Dialogues et débats. URL: <http://www.revue-texto.net/index.php?id=86>.
- Bulea, E. (2007). Dynamique langagière et dynamique matérielle: attitudes épistémologiques face à un problème philosophique. In *Révolutions saussuriennes; documents de travail* (pp. 163-171). Genève: FPSE.

- De Mauro, T. (1975). Notes. In F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (pp. 405-477). Paris: Payot.
- Dilthey, W. (1992). Introduction aux sciences de l'esprit. In *Dilthey – Œuvres 1* (pp. 141-361). Paris: Editions du Cerf [Edition originale: 1883].
- Durkheim, E. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives, *Revue de métaphysique et de morale*, 6, 273-302. Réédition (1951) in *Sociologie et philosophie* (pp. 1-48). Paris: PUF.
- Fehr, J. (1992). «La vie sémiologique de la langue». Esquisse d'une lecture des notes manuscrites de Saussure, *Langages*, 107, 73-83.
- Fehr, J. (1995). «Le mécanisme de la langue» entre linguistique et psychologie: Saussure et Flournoy, *Langages*, 120, 91-105.
- Fehr, J. (2000). *Saussure entre linguistique et sémiologie*. Paris: PUF.
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel, tome 1: Rationalité de l'agir et rationalisation de la société*. Paris: Fayard.
- Lénine, V.I. (1952). *Matérialisme et empiriocriticisme*. Moscou. Editions en langues étrangères [Edition originale: 1908].
- Mead, G. H. (2006). *L'esprit, le soi et la société*. Paris: PUF [Edition originale: 1934].
- Piaget, J. (1974). L'explication en psychologie et le parallélisme psychophysiologique. In: P. Fraisse et J. Piaget (Ed.), *Traité de psychologie expérimentale, Vol. I* (pp. 137-184). Paris: PUF.
- Sapir, E. (1953). *Le langage*. Paris: Payot [Edition originale: 1921].
- Spinoza, B. (de) (1954). *Traité des autorités théologique et politique*. In *Spinoza, Œuvres complètes* (pp. 606-908). Paris: Gallimard, La Pléiade, [Edition originale: 1670].
- Spinoza, B. (de) (1964). *Traité de la réforme de l'entendement*. In: *Œuvres 1*. Paris, Garnier-Flammarion [Edition originale: 1677].
- Voloshinov, V. N. (1980). *Le freudisme*. Lausanne: L'Age d'Homme [Edition originale: 1927].
- Voloshinov, V. N. (1977). *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris: Minuit [Edition originale: 1929].
- Vygotski, L.S. (1997). *Pensée et langage*. Paris: La Dispute [Edition originale: 1934].